



De l'oral à l'écrit – Le Pantchatantra et Kâlîla-wa-Dimna

Le Pantchatantra est un « art du savoir vivre » selon Alain Porte, son plus récent traducteur.

Le prologue de l'ouvrage nous annonce que *Vishnusharma*, sage brahmane en serait l'auteur. A l'évidence, il s'agit de l'histoire dans l'histoire et le nom et la personnalité de ce saint homme fait partie du récit. Comme pour tous les autres grands ouvrages rédigés en sanskrit, on n'en saura pas plus.

De même, il est impossible de connaître précisément ni la date ni le lieu où l'ouvrage a été composé. S'agit-il d'une œuvre de création ? Ou d'une re-création par compilation d'une connaissance orale qui aurait circulé depuis plusieurs siècles – plusieurs millénaires, disent les indiens, en évoquant un passé où les textes n'étaient que récités et jamais écrits. Nous ne le saurons sans doute jamais.

Or ce texte, rédigé dans les premiers siècles de notre ère pour le service et l'éducation des princes, était considéré comme un bien des plus précieux – toute tentative de s'en emparer ou de le copier était punie de mort. Heureux temps où un livre de contes était élevé au rang de Trésor national !

Comment fut-il porté à la connaissance des nations ? Les secrets les mieux gardés finissent toujours par transparaître.

Et Kâlîla wa Dimna fut donné au reste du monde

En l'an 550 de notre ère environ, le grand empereur Perse Khosroès 1er Anouchirvan, curieux de cet ouvrage « de morale et de politique » dont la réputation seule avait franchi les frontières mais pas le texte, avait envoyé son médecin personnel Barzouyeh pour le dérober, le copier, à défaut le lire et le lui restituer. Le médecin attendit vingt ans pour obtenir le droit de tenir le précieux manuscrit entre ses mains et il n'eut qu'une nuit pour en déchiffrer le texte sanskrit. Le lendemain, il était en route pour la Perse. En chemin, il rédigea une adaptation du texte en pehlevi, à partir de ce qu'il avait eu le temps de parcourir et retenu pour le plus intéressant à ses yeux. Ce texte est malheureusement perdu. Mais des traductions en avaient été faites, en Syriaque, et surtout en arabe par Ibn Al Muqaffa sous le titre Kâlîla wa Dimna. Cette adaptation en arabe fit le tour du monde. Et comme toutes les histoires, elle fut racontée, adaptée, transformée, ajustée à chaque culture, à chaque usage, à chaque âge de lecteur ou d'auditeur.

Pantchatantra :

Le sage Bidpay (Pilpay chez La Fontaine) apparaît pour la première fois comme auteur dans la traduction arabe de Ibn Al Muqaffa sous le titre Kâlîla-wa-Dimna. Selon Alain Porte, « on a de bonnes raisons de penser que Bidpaï est l'évolution du sanskrit Vidyâpati, le « Maître du savoir ». Non, vraiment, on n'en saura pas plus.

« Le Pantchatantra a donné lieu à plus de deux cents traductions dans les langues les plus diverses d'Europe et d'Asie [et aux époques les plus diverses]. Si l'on excepte la Bible, aucun ouvrage sorti de la main des hommes n'a connu pareil essor. » J. Janssens

On a relevé des adaptations du Pantchatantra en Malaisie, au Siam, au Laos, à Java et Bali et jusqu'en Mongolie (sans doute par un intermédiaire tibétain), en yiddish et en islandais... On retrouve encore une influence en pays Suaheli en Afrique Orientale et d'un côté, jusqu'en Extrême-Orient ou en Haute-Asie. Il faudrait ajouter les influences indirectes...car l'œuvre a laissé sa marque sur plusieurs textes parmi les plus illustres de notre Moyen Âge : le Reineke Fuchs, les Gesta Romanorum, les Fabliaux, et, par la suite, tous les fabulistes des XVIIe et XVIIIe siècles à commencer par le plus célèbre d'entre eux : Jean de La Fontaine

Et les sources du Pantchatantra ?

Prenons le deuxième livre : il raconte - sous la forme d'un récit-cadre au sein duquel des fables portent le propos des personnages – comment des êtres faibles, en s'aidant l'un l'autre, parviennent à échapper à un ennemi plus fort. La Fontaine reprendra cette histoire et en fera la fable : *Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat*.

Mais le point de départ de ce récit est déjà une fable : l'histoire des oiseaux qui, conjuguant leurs forces, soustraient leur vie à la menace du chasseur.

Or la forme littéraire la plus ancienne de cette fable est dans le *Maha-Bhârata*, une œuvre dictée au sage par le dieu Ganesh lui-même – il brisa une des deux défenses de sa tête d'éléphant pour que le scribe puisse mener à terme son titanesque ouvrage. Oui, vraiment, l'origine des fables se perd dans la nuit des temps.

Ainsi, les fables du Pantchatantra seraient déjà présentes dans la tradition orale indienne et l'auteur – s'il a jamais existé – n'aurait eu pour seul mérite que de les rassembler en un recueil cohérent, le récit-cadre et d'en assurer la promotion par ce story-telling du Trésor National réservé à l'éducation des princes. Vraiment, nous n'en saurons sans doute jamais plus.

Que contient le Pantchatantra :

« Les cinq livres dont il se compose ont pour intitulé des thèmes « politiques », évoquant cette réalité essentielle que le Pañchatantra est un texte à l'usage du prince, destiné à lui apprendre – en l'amusant – les principes de l'art de conduire les hommes. »

Louis Renou dans l'Introduction à la traduction de Edouard Lancereau in *Pancatantra*, coll ; Connaissance de l'Unesco, édit. Gallimard/Unesco

Ces cinq livres sont : *La désunion des amis* ou comment de mauvais serviteurs poussent leur maître à faire la guerre et finissent par le perdre.

L'art de se faire des amis, nous venons de le voir (voir au-dessus)

La Guerre des Corbeaux ou des Hiboux, ou comment affronter un ennemi implacable et supérieur en nombre. Faut-il se rendre, demander un armistice, faire la paix moyennant en tribu ou partir pour mieux organiser la résistance en pays étranger ou.....

La perte du bien acquis ou *Le Singe et le Crocodile*

De l'action inconsidérée ou *Les quatre Brahmanes qui cherchent fortune*.

La fable indienne révèle une concision que l'on n'est guère accoutumé à rencontrer dans les littératures de l'Inde... On y savoure des détails et des dialogues alertes qui la rendent bien plus vivante que les brefs récits d'Esopé ou de Phèdre. Ingéniosité – goût du merveilleux – un sentiment très vif de la nature – et surtout l'amour des animaux – qui y font quelquefois meilleure figure que les personnages humains – sont accompagnés d'une pénétrante observation des mœurs.

« C'est l'histoire naturelle à ses débuts » L. Molan

En général, les moralités des fables indiennes, tout comme celles d'Esopé, se distinguent par deux traits dominants : réalisme et bon sens !